

## Penser avec

*Plus d'une voix. Jacques Derrida et la question théologico-politique* de Jacques Julien et François Nault, Éditions du Cerf, « La nuit surveillée », 332 p.

Georges Leroux

Numéro 242, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Leroux, G. (2012). Compte rendu de [Penser avec / *Plus d'une voix. Jacques Derrida et la question théologico-politique* de Jacques Julien et François Nault, Éditions du Cerf, « La nuit surveillée », 332 p.] *Spirale*, (242), 79-81.

sur Léonard de Vinci, y cherchera les liens entre la place de l'enfant, l'attachement à la mère et l'effacement du père.

On aurait pu s'attendre à un développement plus approfondi sur ce qui relie Freud et Proust autour de la mémoire. Peu de chose ici. Tadié reprend les idées de Pontalis sur la mémoire sans cesse remaniée, loin de l'archive fixe. Pour Pontalis, toute l'œuvre de Freud pourrait

être considérée comme une vaste théorie sur la mémoire. Pourrait-on dire la même chose de Proust? Pour cette question comme pour d'autres, le très beau livre de Julia Kristeva, *Le temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*, (Gallimard, « nrf essais », 1994), servait beaucoup mieux la pensée de Proust. De plus, il y a, avec Kristeva, une imprégnation de l'objet dans son étude qui guide son travail en la gardant très proche de

l'univers proustien. Celui-ci reste présent, chatoyant, avec toutes ses nuances dans les propos de Kristeva. On continue de l'aimer, on le retrouve à chaque page. Chez Tadié, il est disséqué, asséché, « désanimé ».

La rencontre imaginée par Tadié n'a pas donné les illuminations espérées aux lecteurs passionnés de l'un et l'autre. ⊥

# Penser avec



PAR GEORGES LEROUX

**PLUS D'UNE VOIX.**  
**JACQUES DERRIDA ET LA QUESTION THÉOLOGICO-POLITIQUE**  
de Jacques Julien et François Nault  
Éditions du Cerf, « La nuit surveillée », 332 p.

**V**oix et voies, le chemin du dialogue de pensée est ouvert depuis Socrate. Penser, c'est d'abord parler, entretenir dans cet espace où s'entrecroisent avancées et reculs, propositions et refus, arguments et démonstrations, le lien même de l'échange, de l'attente. Que cet échange structure, au confluent des paroles, l'exercice de la pensée — et cela malgré l'effort répété de son soliloque naturel, ce discours intérieur familier depuis saint Augustin —, Jacques Derrida n'a cessé de le rappeler. Même seul, l'autre parle en soi. S'il faut encore parler de cette « archi-écriture », ou de ce « supplément » dont il a fait le principe de la pensée, c'est parce que la pensée est toujours le contraire d'une maîtrise dogmatique, d'un énoncé platement linéaire. Dans le beau livre qu'ils présentent sur la question théologico-politique dans la pensée de Derrida, Jacques Julien et François Nault ont l'audace d'une pratique aussi inhabituelle que difficile de ce dialogue.

Leur entreprise est celle d'un échange construit d'abord entre eux, mais comme on doit le constater dès l'ouverture ce dialogue est une forme déployée dans la direction du tiers absent, le troisième interlocuteur qui est aussi le premier, celui qui a

précédé : Jacques Derrida lui-même, intervenant ici à chaque tournant. Les voix s'interpellent et si, très rapidement, on perd la trace de ceux qui parlent dans le présent du souvenir et de la recherche, c'est parce que ces deux voix ne sont qu'une dans la recherche de la présence absente. Leur différence travaille sur le rebond vers l'autre. Parlera-t-on, comme les auteurs le suggèrent, d'une mise en scène? On peut le faire, à la condition de faire sa place à l'inquiétude de ceux qu'apaise la pensée du tiers, toujours présent au moment où la pensée s'affole, dans tous ces lieux où les certitudes anciennes défont. Si elles réapparaissent, c'est encore lui qui les fait bouger.

Quelle sera ici, peut-on demander légitimement, la place du lecteur? Aucun ne sera forcé de prendre parti, et c'est ce qui sépare cette dialectique nouvelle du dialogue platonicien. L'échange, sans être fictionnel, ne contraint personne à se figer dans la position de l'ignorance ou du savoir, chacun pouvant, à chaque pas, prendre le risque d'une avancée, ou au contraire d'un recul nécessaire. Inutile de chercher la logique d'une assignation des voix à la position d'un savoir. Rien d'artificiel dans cette écriture à deux voix qui renonce d'emblée à



imposer une posture : « plus d'une voix », ce serait donc d'abord recueillir un héritage qui est aussi le devoir de « poursuivre une lecture plurielle ». Cet énoncé de méthode doit être pris au sérieux, car il entraîne à la fois le découpage du texte, progressant sur le fond selon une interlocution à vif, et le

recours aux textes de Jacques Derrida, toujours cités dans un présent vivant d'intervention et de mémoire. Un des effets les plus nets et les plus féconds de cette démarche est de donner au lecteur un pouvoir surprenant sur sa propre liberté de lecture : à proportion qu'il accepte d'épouser les contours d'un trajet où la perplexité de l'échange se trouve pour ainsi dire rassurée à chaque rappel du texte, mais où cette anxiété qui met en branle la pensée peut se trouver démultipliée par un texte qui refuse les conclusions trop rapides, le lecteur n'est jamais en position d'écoute passive. On aimerait dire qu'il retrouve ainsi le vrai pouvoir de l'inquiétude, cette instabilité qui force au déplacement et dont la pensée est « l'événement ». Ainsi se dessine un monde où toute écriture procéderait ainsi, repoussant à la marge les démonstrations linéaires et les analyses, et favorisant au contraire le mouvement, le déplacement, l'ouverture d'horizons. Sur la base de ce corpus reçu en héritage, c'est ce qui se produit ici.

## LA THÉOLOGIE POLITIQUE

Le livre est divisé en sept parties, reliées entre elles par leurs liens, à la fois dialectiques et textuels, à la question de la religion et du christianisme en particulier, considérés dans le cadre général du théologico-politique. Chaque morceau possède son unité, notamment en raison du fait qu'il s'inscrit dans la spirale d'un ensemble de textes de Jacques Derrida qui la relancent. Insistons sur le principe de cette relance, car aucun moment de cette enquête n'est pédagogique, comme s'il ne s'agissait que d'une stratégie brillante d'exposition : non, le texte fait partie de l'effort, il a été reçu comme legs, mais aussi comme devoir de continuer, de dépasser. Par exemple, le dialogue sur la déconstruction du christianisme engage le moment suivant sur la politique de l'amitié et de la fraternité. On peut rappeler ici avec quelle détermination Jacques Derrida concevait le principe de cette dette comme le générateur de sa propre entreprise, si tant est qu'il ait pu accepter de l'identifier ainsi. Sur le chemin théologico-politique où il s'est trouvé requis, la relance est apparue inassignable. On a parlé d'un « tournant éthique » de sa pensée, ce livre montre que ce n'est pas si simple, chaque volet de l'éthique oscillant sur sa base théologico-politique. Vers qui ou à partir de qui le texte continue-t-il de s'ébranler ? Ils sont

nombreux ici ceux qui parlent à travers le texte de Derrida, ceux avec qui Derrida a parlé de religion et de croyance, tous ceux qui sont entrés dans cette immense chorégraphie de la pensée qu'on peut appeler la déconstruction. Polyphonique en son essence, cette écriture a situé l'espace de son déploiement dans le milieu où François Nault et Jacques Julien entreprennent à leur tour de la poursuivre.

Théologiens, ils sont tous les deux engagés sur le chemin de la pensée de Dieu, du messie, de la foi, du christianisme. On ne parviendrait pas, même en y consacrant beaucoup d'efforts, à restituer la cartographie de tous les réseaux textuels qui sont ici retraversés. Tel n'est pas le but de ce livre, qui rend possibles au contraire plusieurs parcours, mais qui n'a rien de généalogique. Diverses questions engendrent une recherche qui sollicite des textes apparentés, mais quand Nault et Julien en renouvellent l'adresse, les voix de Derrida (insistons sur ce pluriel, plus essentiel ici qu'ailleurs) résonnent toutes ensemble. Par exemple, Derrida dans Benjamin, dans Kierkegaard, dans Patočka, dans Schmitt. Impossible, disons-le d'emblée, de réduire cette polyphonie à une série de circonstances, encore moins à l'arbitraire d'une chronologie biographique (il aurait pensé ceci, ensuite cela) : saisies dans la disparition de Jacques Derrida, toutes ces voix se réaniment dans un espace unique qui est l'espace sédimenté de sa pensée du religieux en tant qu'indissociable du politique. Par exemple, la croyance dans son lien à la démocratie. Le corpus travaillé ici est très considérable, et on peut remercier les auteurs d'avoir pris la liberté (une liberté en soi déconstructrice) de détacher les morceaux qu'ils greffent dans leur conversation de la circonstance de leur énonciation. Cette décision était pour eux lourde de conséquences : il s'agit rien de moins que de tout remettre en jeu.

La richesse du résultat se situe bien au-delà de la perplexité d'une méthode livrée au tremblement du texte. Chaque partie permet en effet de mesurer le poids de la question, son importance vitale pour ceux que le questionnement de Jacques Derrida atteint au cœur. La responsabilité de lecture s'attache en effet à penser la nature du religieux dans le politique, quelles que soient les formes littéraires ou historiques de son avènement. Ici apparaît le lien intime du religieux et du pluriel, dans cette

inscription de la démarche en ouverture sur l'horizon de l'événement du onze septembre. « Dieu », remarquent les auteurs, intervient ici comme juge ultime, comme « ultime signature », comme garant de déclarations et de constitutions et pour le dire d'un mot, comme autorité et auteur. Dans le processus de la disparition annoncée de la religion, sans égard pour les théories de la sécularisation où cette disparition vient s'inscrire, Derrida n'est-il pas le penseur singulier qui force la pensée d'une rémanence en signalant l'impossibilité d'un effacement ? Dans le chapitre consacré au « Retour de la religion ? », la sécularisation dogmatique subit justement cet ébranlement du dialogue, et en particulier la rémanence politique du religieux. C'est dans ce contexte que le concept de *mondialatinisation*, introduit par Derrida dans *Foi et savoir*, rend possible un accès renouvelé à la pensée de l'espace religieux occidental, et notamment de ses figures politiques romaines. De même, la religion comme « abstraction » permet de porter le questionnement sur les problèmes classiques de l'onto-théologie, et notamment sur les liens de la théologie et de la métaphysique. Par sa brièveté, ce chapitre pourra décevoir, mais rappelons que cette brièveté n'est que l'indice de la mise en abyme de la métaphysique sur les questions politiques.

Plus avant, la thématization chrétienne de la responsabilité engendre à son tour le questionnement sur le dépassement de la religion : indépassable et toujours à dépasser, Derrida marque ici une distance à l'égard de la pensée de Jan Patočka sur le christianisme comme avènement toujours à venir. « *Le christianisme n'est pas encore arrivé au christianisme* », écrivait-il dans *Donner la mort*. Le dialogue instruit dans ce chapitre compte parmi les plus riches et vivants du livre, car il nous restitue à la fois l'échange avec Patočka et Levinas et la déconstruction de thèses qui comptent parmi les plus consensuelles en apparence, et qui se révèlent, lorsqu'on accepte de les déstabiliser, fragmentaires et inachevées. Peu de penseurs ont certes compté autant pour Derrida que Patočka et Levinas, et plus encore leur commune ouverture vers une éthique à venir et leur critique d'un platonisme affirmatif. On ne se surprendra pas de les retrouver si vivants dans la polyphonie mise en œuvre autour de la question de la responsabilité et de la substitution.

Quand ils abordent la question de la déconstruction du christianisme, et qu'ils la relient sans détour à la « *déconstruction chrétienne* », Jacques Julien et François Nault font entendre surtout la voix de Jean-Luc Nancy. Mais aussi celle de Serge Margel, intervenant ici sur la question de l'essence et de la singularité du christianisme et faisant rebond sur l'u-topie d'un christianisme par essence situé hors-histoire, « sans temps et sans lieu ». Rien ici ne semble pouvoir être pensé sans affronter la question de la traductibilité de la religion dans le politique. Ne peut-on pas envisager « *la dimension politique de la relation à*

*autrui comme "tout autre" comme une exigence venue à la politique de la religion* » ? C'est ce que demandent ici les auteurs, qui retrouvent leur question dans une relecture de la théologie politique de Schmitt, discutée dans trois chapitres de l'ouvrage. Le frère, l'ami, figures centrales de cette théologie, sont aussi les figures de la théologie les plus prégnantes historiquement (les fils d'Abraham) ; ne faut-il pas les considérer dans leur pleine portée politique ? Cette question nous conduit au cœur de la réflexion sur la démocratie, sur laquelle se termine le livre. En associant la démocratie à venir et la figure messianique, conjon-

tion opérée dans le texte même de Derrida, les auteurs engagent tout ensemble les questions de l'hospitalité et de la justice. Ces derniers chapitres nous parlent dans un présent et le livre se conclut avec une force qui est justement celle de l'attente et de l'espérance. Sa nouveauté et sa fécondité ne sont pas seulement tributaires de sa forme, déjà très riche, mais surtout de l'amitié de pensée qui s'y déploie à chaque page. Si penser, c'est toujours « *penser avec* », ce dialogue en fournit une admirable confirmation. †

# Éthique de l'indiscernable, poétique de l'anecdote

PAR RENÉ LEMIEUX

## SIX MILLE ET DEUX NUITS SOUS UN CIEL D'ORIENT

de Christine Palmiéri

Éditions de l'Hexagone, « Écritures », 136 p.

*Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.*

– Blaise Pascal, *Pensées*

*Il ne faut se contenter ni de biographie ni de bibliographie, il faut atteindre à un point secret où la même chose est anecdote de la vie et aphorisme de la pensée.*

– Gilles Deleuze, *Logique du sens*

La lecture d'un poème reste pour plusieurs un voyage dans un territoire étranger. Exotique, à condition qu'on donne à ce mot le sens de l'impossible réconciliation avec un milieu donné — l'impossibilité du confort. Il y a quelque chose, dans la poésie, de trop grand, de trop âpre et de trop sec — c'est un désert qui assèche la gorge et la main. On s'y perd, car on n'y trouve ce à quoi on peut s'accrocher qu'après un long cheminement : trop vaste pour être appréhendé aisément et, en même temps, trop silencieux pour qu'on puisse

en parler, répéter ce qui s'y dit, en décortiquer le sens, en analyser les parties extensives et rendre au public à la fois le même et l'autre de son ton, de sa matérialité ; le critique y trouve difficilement ce dont il a besoin pour user de la répétition et de la différence qui créera la doublure nécessaire au texte. Lire *Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient* de Christine Palmiéri sera, pour le lecteur, une triple expérience : la complication du poème qui n'en

